

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France

Un an 6 f 3
Six mois 3 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur

Un an 8 f 3
Six mois 4 3
Trois mois 3 3

Procès de Montjuich

LES TORQUEMADAS MILITAIRES

LE PACTE DE FAMINE



TORQUEMADAS!

Quel va être le verdict que prononceront les juges-galonnards qui, à l'heure où je tartine, installés dans les cachots de Montjuich, tiennent en leurs griffes le sort des 380 victimes raflées à Barcelone ?

Accorderont-ils au fiscal les 28 condamnations à mort que ce tigre réclame ?

Hélas, y a guère d'illusions à se faire !

On peut considérer le procès comme baclé ; les condamnations ne manqueront pas.

Des débats, on ne sait rien, — moins que rien.

L'accusation elle-même a dédaigné fournir au public les preuves qu'elle prétend avoir. Quant à ce qu'objectent les malheureux accusés pour se disculper, pas un mot n'en a transpiré.

C'est dans le huis-clos le plus absolu, dans la nuit et le silence le plus profond que se dévide cette sinistre et sanguinaire tragédie.

Le seul point sur lequel on soit fixés, c'est que les juges militaires mènent le procès bon train : le procès a commencé samedi et on nous annonce que, mercredi soir, sera rendu le verdict contre les 380 pauvres bougres.

Y a foutre pas mèche d'aller plus vite en besogne.

Dam, y a pas à s'en épater : ce qui complique les procès, allonge les débats, c'est la quantité des témoins, ce sont les questions, les réponses, les discussions, c'est la défense des accusés, les jaspinages des avocats.

A Barcelone, on a supprimé tout ça !

En fait de témoins on a racolé quelques ignobles policiers, — et c'est tout !

Quant aux avocats, on les a choisis muets. Ce sont des gradés, — par conséquent, voudraient-ils, le plus franchement du monde, défendre leurs clients que le sabreur qui préside le conseil de guerre leur boucherait vivement le bec.

Dans ces conditions, ça peut marcher rondement.

Ce n'est pas un tribunal,

C'est un abattoir !

—o—

■ Que les brigands espagnols, cagots et aristos, agissent d'aussi infernale façon, — si abominable que cela soit, ça s'explique : ces monstres défendent leurs privilèges et leurs richesses.

Ils feront pire encore, les bandits, le jour où ils y trouveront intérêt !

Oui, foutre, nulle férocité ne les arrêtera ! Fourrons-nous ça dans le bobècheon pour notre gouverne : les chameaucrates ne reculeront devant rien ! Les actes les plus barbares, les plus atrocement monstrueux, ils les accompliront avec jubilation s'ils espèrent en tirer profit.

Demain, peut-être, ils dévideront nos boyaux, nous écorcheront vivants...

Il suffit que les charognards y voient un intérêt !

—o—

Par contre, ce qui est bougrement extraordinaire, c'est que le populo ne s'emballe pas plus qu'il ne fait, au récit des crimes que perpétrent les bandits de la haute.

On n'a pas toujours été aussi fausses-couches, nom de dieu !

Je me souviens du raffut que causa dans Paris, — il y a une quinzaine d'années, — la nouvelle qu'une bonne bougresse russe, Jessa Helfmann (qu'on n'avait osé pendre parce qu'elle était enceinte), venait d'être estrangouillée dans sa prison.

Heureusement, nous n'étions pas encore embrenés de franco-ruffianisme !

Aussi, l'indignation et la colère du populo furent vraiment chouettes.

Un meeting d'indignation fut emmanché,

un dimanche après-midi, au Cirque Fernando. Et les bons bougres, par milliers, s'empilèrent dans la vaste enceinte! Et les malédictions ronflèrent contre le tsar pendeur!

Au dehors, le populo, massé sur le boulevard extérieur, faisait front à la flicaille et ne reculait pas sous les charges des brigades centrales.

Mille dieux, nous sommes rudement loin de cette époque!

La pourriture républicaine, amalgamée de franco-ruffianisme, nous a rendus plus mous que des chiffes.

Des types qui, en ce temps-là, étaient encore des hommes — tel Alphonse Humbert et une kyrielle d'autres, — sont devenus de tristes bouffe-galette. Il se sont empiffrés dans les auges républicaines : ils ont pris du ventre, sont gras à lard, de sorte que, maintenant, ils ne sont plus que capables de déterrer les truffes dans les pâtés de foie.

Est-ce donc l'exemple de ces jean-foutre qui nous a si superbement avachis?

Toujours est-il que nous sommes fadés en fait d'avachissement! Nous ne ressemblons guère aux gas d'attaque d'il y a quinze ans.

Aujourd'hui, ce n'est pas une victime unique qu'on martyrise dans les prisons de Pétersbourg, c'est 380 malheureux qui agonisent à Montjuich : c'est 28 d'entre eux qu'on va livrer aux bourreaux, après les avoir torturés à plaisir.

Et on reste calmes!

On va me répondre : « Samedi, y a eu un meeting à la Maison du Peuple... »

Je le sais comme vous, nom de dieu!

Mais, combien y était-on?

Douze cents.

Tandis qu'on aurait dû être douze mille!

C'est triste, bougrement triste!

Le Pacte de Famine

Le pain vaut un sou de plus le kilo.

Il y a déjà trois semaines qu'il en est ainsi.

Et rien ne bouge, nom de dieu!

On se demande si le populo est crevé?

Depuis lors, rien de rien!

C'est le calme plat partout : les pauvres bougres que cela touche au ventre se sont bornés à serrer d'un cran leur ceinture et n'ont pas pigé mot.

Paris n'a pas changé d'aspect : il est kif-kif bourriquot, jemenfoutiste en tout et pour tout!

La hausse du pain le laisse aussi inerte que les horreurs de l'inquisition espagnole.

Si vous avez du temps, allez flâner dans les faubourgs, dans les endroits où il y a des amas de prolés et reluquez le spectacle.

Il est attristant, nom de dieu!

Partout le vent est à la résignation!

On est même avachi au point qu'on a quasiment perdu la faculté de se lamenter.

Écoutez les ménagères : la hausse du pain, ça les touche, mille dieux! C'est un coup droit dans l'estomac; y a les gosses derrière qui demandent à torturer.

Allez donc faire comprendre aux mignards que, cet hiver, le bricheton est rare et qu'au lieu de mettre les bouchées doubles il faut modérer la mastication.

Les loupiots chialeront et n'auront pas tort. C'est leur façon de protester!

Ah foutre, il semble que rien que ça : la crainte de voir les petiots pleurer famine devrait suffire pour foutre les ménagères en fureur.

La peau!

Les femmes sont aussi chiffes que les hommes. C'est du même tonneau! Elles acceptent les événements avec la platitude de bêtes de somme.

Le pain est cher, tant pis!

C'est un malheur auquel elles se résignent. On mangera moins et voilà tout!

Chez l'épicier, chez le bougnat, chez le boulanger même, écoutez les conversations.

Y a-t-il des groupes piaillant contre le pain cher?

Ah ouat! On claboude sur le compte des voisines absentes... Une telle a ses affaires..., chez telle autre ça ne vient pas...

De la hausse du pain, pas un foutu mot!

Y a-t-il au moins quelques gas francs d'alure que cela fout en rage?

Y en a pas épais, tonnerre de dieu!

Depuis trois semaines que s'est manifestée la hausse du pain, y a guère de bons bougres qui aient trouvé un joint pour manifester leur colère.

Nulle part y a eu d'attroupements!

Nulle part il ne s'est emmanché des réunions pour agiter cette grave question!

En outre, ouvrez les journaux sociaux, grands et petits : on y politicaille à perte de vue; on y gueule contre le ministère; on chine mossieu Félicie qui fait danser l'anse du panier et s'est bombardé marchand de gibier; surtout on s'occupe d'élections.

Quant à tartiner sur un sujet aussi palpitant que vraiment social, — tel la hausse du pain, — on n'a pas le temps!

Lorsque Méline fut installé chef des bourriques ministérielles, ce fut pourtant des gueuleries à n'en plus finir dans la bande radigaleuse et dans le clan des sociaux à la manqué.

C'était à qui nous prêterait la famine. Et Méline y gagna son surnom infâme : MÉLINE-PAIN-CHEUR.

Puisque ces braillards avaient eu le nez assez creux pour prévoir la famine artificielle que devaient amener les manœuvres crapuleuses des copains à Méline, pourquoi n'ont-ils pas profité de la réalisation de leurs prédictions pour faire un chahut monstre?

Oui, pourquoi?

Ils l'ont rudement belle pour se poser en finauds!

Pensez-vous que Bourgeois n'aurait pas plus de succès en gueulant contre le *Pacte de famine* qu'en servant aux niguedouilles qui ont la patience de l'écouter de filandrouses postiches contre les têtes de veau de la Triperie sénatoriale qu'il n'a pas eu le courage de foutre à la porte quand il le pouvait?

« Braves électeurs, qu'il pourrait jaspiner, j'ai voulu servir aux riches, l'impôt sur le revenu, je suis tombé le cul par terre et les riches en profitent pour servir aux pauvres l'impôt sur le pain... »

Et il conclurait en serinant aux gobeurs : « Prenez mon ours!... »

De même, Jaurès, au lieu de servir à ses auditeurs toutes ses ragougnasses universitaires et ses salades historiques, aurait bougrement plus de brio s'il faisait une charge à fond contre les affameurs.

Pourquoi ne le fait-il pas?

Pourquoi lui, de même que Bourgeois et tous les autres politicards, qui se prétendent des agitateurs d'opinions, ne font-ils pas du boucan autour du *Pacte de famine*?

D'abord, parce que ça les touche peu : que le pain soit cher ou bon marché, ces moineaux-là s'en foutent, — ou l'ignorent.

Grâce à la gnolerie du populo, leur gousset est assez bien garni pour que la hausse du pain les laisse froids.

Si ce n'est ça, ils l'ignorent, ne faisant pas leur marché eux-mêmes. Vous ne verrez jamais Jaurès remonter dans sa cambuse avec un pain de quatre livres sous le bras, — c'est sa bonne que ça regarde!

Ce que je dis de lui s'applique à une chiée d'autres.

Or, puisque ces cocos-là ne vivent pas la vie du populo, il n'y a rien de drôle à ce qu'ils ignorent ses misères.

Donc, s'ils ont gueulé après Méline c'est moins parce qu'ils flairaient en lui le tarbin des bandits de la haute qui ont opéré l'accaparement que parce qu'il leur damait le pion et prenait pour lui et ses amis l'assiette au beurre — autour de laquelle ils avaient commencé à s'attabler.

Puis aussi, y a autre chose : les clabaudages de Bourgeois contre le Sénat, de même que les phrases ronflantes de Jaurès, sont de l'agitation stérile.

Ça ne dépasse pas les bouillabaisse politiques. Donc le populo s'en fout!

Il n'en serait pas de même si, fichant au rancart leurs vieilles balivernes, ils tentaient de remuer le populo avec une question aussi grosse d'événements que celle du pain.

On sait où ça commence...

Pour ce qui est de dire où ça mène, machache!

Le pain n'est rien, — et il est tout!

Une niche au bout d'une pique, c'est le plus chouette emblème révolutionnaire qu'on ait encore imaginé.

—0—

Et y en avait des miches au bout des piques quand les 5 et 6 octobre 1793, les bons bougres parisiens ramenaient de Versailles la nichée royale que, pour la circonstance, on avait bap-

tisée : « le boulanger, la boulangère et le petit mitron! »

Ça pouvait sembler une couillonnade cette procession loufoque...

Et pourtant, une fois en marche, la procession a été loin : Louis XVI ne s'est arrêté que le 21 janvier 1793, la tête dans la lunette!

Vieux souvenirs que tout ça!

Ces heures tragiques sont de l'histoire ancienne.

Aujourd'hui, — au moins à l'actuelle minute, — nous ne sommes guère que des fausses-couches.

Et, si l'Autrichienne revenait, elle pourrait se dispenser de nous offrir de la brioche au lieu de pain.

Y a quelque chose qui semble mieux approprié à nos mœurs d'avachis,

C'est de la merde!...

En sera-t-il longtemps ainsi?



En route pour Biribi!

Ça y est, nom de dieu, les trois caporaux du 11^e lignard à Toulon, ont été embarqués pour Biribi.

Il paraît que c'est illégal, — de ça, les galonnards s'en foutent!

Les journalistes de Toulon en ont pondu de la copie à propos des trois gas! De prime abord, ils ont bavé des trouducuteries, — aujourd'hui, ils s'apitoient.

C'est bien le moment!

Les chieurs d'encre avaient annoncé que c'était l'abomination de la désolation... on parlait d'un carnet avec recettes d'explosifs. Mais, tas de jean-foutre, dans l'armée, dans les cadres principalement, ne fait-on pas des cours sur les explosifs?

Dans les « travaux de campagne », une grande partie est consacrée aux « ouvrages de destruction ». On enseigne comment s'y prendre pour faire sauter un édifice, un mur, une voie ferrée...

Eh bien, alors, taisez vos gueules; les professeurs d'explosion, c'est vous, fripouillards de la haute!

Mais jaspions un tantinet du potin fait autour des pauvres gas :

La *République du Var*, parlant de l'un d'eux, bafouillait que « depuis longtemps déjà Pevet essayait de se faire des adeptes. Un jour, son sergent l'entendant nier la gloire militaire lui avait fait remarquer qu'il devait pas les émettre à la caserne devant des jeunes gens qui, se trouvant sous son autorité, se croiraient peut-être enclins à suivre ses préceptes.

— Il n'y a pas de patrie, répliqua Pevet. Que m'importe à moi un fossé que l'on peut sauter entre la France et l'Allemagne... Les Prussiens valent autant que nous et nous devrions leur tendre la main.

Par suite de la présence inopinée d'un officier, le sergent fut forcé de punir Pevet ».

Ce récit diffère bougrement de celui publié par le *Petit Var* : le sous-off ne joue plus le rôle de provocateur et de mouchard que lui avait attribué ce quotidien.

—0—

Je disais donc que, maintenant, les bourgeois versent des larmes de crocodile sur le sort des trois cabots, qu'ils appellent les *persécutés du 11^e* et ils braillent contre la discipline brutale et toute la chierie militaire.

Sales types, c'est vous qui les avez poussés à Biribi. Ce que vous imprimez actuellement, n'est donc qu'hypocrisie : vous saviez bien que les galonnards ne leur feraient pas grâce.

Done, c'est avant que vous auriez dû protester!

—0—

Un mot au sujet de l'un des trois, — un bougre qui paraît avoir du cœur au ventre; ces jours passés, un supérieur l'interrogea :

— Vous êtes anarchiste?

— Oui, mon capitaine.

— Savez-vous où cela peut vous conduire ?
— A Biribi, mon capitaine !
Il ne s'est pas trompé, le fiston ! Il y est,
— ou du moins est en route.
Eh bien, et puis ?
Je répète ce que je disais la semaine der-
nière : quand Biribi sera farci d'anarchos,
quand il y aura en Afrique dix gas d'atta-
que pour un chaouch, — qui fera le malin ?



Les lois scélérates

Les députés allemanistes ont déposé, l'autre semaine, un projet d'amnistie qui a eu les honneurs d'un enterrement de première classe.

Voici qu'ils repiquent au truc et réclament l'abrogation de la loi scélérate.

C'est un four ! Je pense bien que les types ne s'illusionnent pas : comme ils entendent trop seriner que le métier de bouffe-galette est un métier de feignant ils ont voulu prouver qu'en ce qui les concerne, c'est inexact.

Et ils ne prouvent rien du tout !

D'ailleurs, leur proposition est bougrement hors de saison.

C'est l'an dernier, quand les radicaux tenaient la queue de la poêle qu'il fallait causer de ces machines-là.

Ah, mais non ! Y a eu rien de fait. A l'époque, ça n'était pas opportun.

Ça le redevient maintenant !

On va donc revoir les saltimbanques de la radicaille se poser en apôtres de la liberté.

Bourgeois et sa bande de fumistes vont fulminer à grands fracas contre la loi scélérate qu'ils ont refusé de foutre au rancart quand ça leur était possible.

Ce qu'ils en feront sera pour la galerie, afin de tenir leurs votards en haleine.

Ce sera une postiche du même tonneau que les parades des baraques foraines ; les bonisseurs se démènent, gesticulent et gambillent afin que les badauds ne s'éloignent pas et n'aillent pas s'attrouper en face de la baraque concurrente.

Bien loin de songer à foutre à l'égout la loi scélérate, les grosses légumes tirent des plans pour y coller une rallonge.

Parfaitement !

C'est le ministre de la guerre qui veut ça : cette vieille baderne chamarrée désire, kif-kif l'hippopotame Dupuy, transmettre son nom à l'exécration.

Les bons bougres savent que, désormais, les Français ont la déveine d'être soldats jusqu'à 45 ans. Seulement, jusqu'ici ça a été un brin platonique : du moment qu'on a quitté la casaque militaire on n'est plus sous la coupe des conseils de guerre.

C'est justement ça qui fait renauder ce vieux tronc chamarré de Billot.

« Scrognicugnien, qu'il s'est dit, c'est pas logique ! Qué qui m'a foutu un alignement pareil qui est tout de guingois ? Si on est soldats on est pas civils, c'est clair, foutre ! Donc, quand on est soldats, faut le conseil de guerre pour les rouspéteurs. Conséquemment, puisque les français sont militaires jusqu'à 45 ans, ils doivent, jusque là, rester sous la coupe des conseils de guerre. »

Et la bourrique galonnée n'y a pas été par quatre chemins : illico, il a foutu en chantier une loi qui met le grappin militaire sur tout le monde, depuis 20 ans jusqu'à 45.

Avec cette infernale loi, y aura plus mèche de bouger. Malheur à qui voudra critiquer n'importe quoi ! sous prétexte qu'il relève de la justice militaire, quatre hommes et un caporal le fourreront au bloc.

Ce sera tout plein expéditif : en quarantehuit heures un pauvre bougre sera agrippé et condamné.

Ça ira tambour battant !

Ah, y a des bougres à poil qui se permettent de trouver mauvaise la garce de société actuelle.

Attendez un peu, mes cochons, quand la loi Billot sera pondue il faudra taire votre bec, sinon, gare !

Par exemple, je ne vois pas blancs ceux qui ont la guerre et le militarisme en horreur.

Les fusillera-t-on ?... Tout est possible, nom de dieu !

Et, vous savez, les bons bougres, y a pas un brin d'exagération dans ce que je jaspine. Pour preuve, voici comment un journaliste bourgeois, — un révolutionnaire devenu lèche-cul du tsar, Alphonse Humbert, — apprécie la loi Billot :

« Ce que réclame l'autorité militaire, c'est le droit de frapper disciplinairement, sans instruction ouverte par un magistrat compétent, « sans jugement et sans débat public, dans tous les cas où il lui plaira d'intervenir et dont elle « sera seule arbitre, tous les citoyens français, « jusqu'à l'âge de 45 ans. »

C'est l'état de siège permanent !

Voilà où nous en sommes après vingt-six ans de pourriture républicaine.

Jamais Badingue n'aurait osé accoucher de pareille abomination.

Cela même nous prouve que, malgré le vernis de libéralisme dont s'affuble un gouvernement — qu'il soit d'origine despotique ou républicaine, — il est, toujours et quand même, crapuleux.

Tant que les gros colliers ne se sentent pas battus en brèche il peut leur arriver de faire les bons apôtres et de pincer de la guitare libérale.

Mais foutre, ça change de ton dès qu'ils s'aperçoivent que leurs privilèges sont en danger.

Pour le coup, ils deviennent d'autant plus féroces qu'ils se sont montrés libéraux.

C'est ce qui arrive actuellement à la racaille qui nous tient sous sa coupe.

Que la leçon nous serve, nom de dieu. Foutons-nous bien dans le ciboulot qu'aussi longtemps que nous serons assez niguedouilles pour endurer un gouvernement — quel qu'il soit, — nous serons canulés jusqu'à la gauche.

LETTRÉ DE MONTJUICH

Les murs de la hideuse forteresse, malgré leur épaisseur, n'ont pu étouffer tous les sanglots. Voici quelques fragments de la lettre qu'un détenu a réussi à faire passer :

J'ai su qu'on a employé les tortures pour obtenir des aveux. Un Français qui demandait un interprète a été envoyé dans un cachot, assommé et flagellé par des gendarmes bourreaux ; puis on lui a dit qu'il savait assez bien parler. A un autre on a mis des morceaux de bois dans les ongles des mains et on lui arrachait les ongles des pieds ; on lui attachait les parties sexuelles et on les lui tordait. Pour qu'on n'entendit pas ses cris, on lui mit des mordazas (bâillon) à la bouche et on le traitait de criminel, assassin, etc. Lui était attaché sur le bois du lit dans un cachot obscur, enfin tout ce qu'on peut rêver de raffinements dans l'art de torturer. D'autres auront passé par ces épreuves, mais ils sont au secret malgré la loi.

Nous, la majorité des détenus, nous croyons qu'il n'y a aucun coupable ici, car on a su que quand on a appelé Ascheri de son cachot pour le faire se déclarer mon accusateur et celui de beaucoup d'autres, il a dit : « Allons, maintenant viennent les tourments ! Si on veut me torturer, je me déclarerai auteur avant de passer par là. »

Celui qui passe pour avoir fabriqué la bombe affirme qu'il n'a pas déclaré cela et n'a rien à voir dans ce procès.

Torquemadas en Herbe

Nous aurions eu bougrement tort de croire que les inquisiteurs espagnols qui, ces dernières semaines, ont opéré à Barcelone, sont des brutes en délire et des tigres exceptionnels.

Que non pas ! Ces monstres n'ont rien qui les distingue du commun des juges et des policiers.

Y a pas à s'illusionner : qui dit roussin ou chat-fourré, — dit tortionnaire.

Prenons, par exemple, les gardiens de prison : à tripatouiller les pauvres bougres, à les bousculer et les transbahuter de prison en prison,

les salauds en viennent à se faire un plaisir de martyriser les paquets de chair qu'on leur confie ; leur désœuvrement de gardes chiourmes se complait à faire endurer la faim aux malheureux qu'ils ont dans les griffes, à les engueuler ou même à leur porter des coups de pied dans le cul.

Ça, c'est les amusettes quotidiennes envers les détenus sages. Mais, qu'un enfermé s'avise de faire la forte de tête, malheur à lui ! Alors on lui en fait endurer de cruelles : sion lui colle la camisole de force, le gaffe sait s'y prendre pour attacher les cordelettes de manière à scier les chairs au supplicé. Si on se contente de le fourrer en cellule, on le purge d'abord, en lui labourant la carcasse à coups de clé, en guise de casse-tête ; après quoi, si on est en hiver, les bandits de la chiourme ne ratent pas d'inonder leur victime avec un seau d'eau.

Et les juges ?

Avec ça qu'ils se privent de pratiquer la torture !

Seulement, comme il sont tenus d'observer un certain decorum, ils ne peuvent s'en donner à gogo : il leur faut respecter les « formes. » Aussi les tortures dont ils abusent sont elles plus souvent morales que physiques.

Malgré ça, quand les chats-fourrés peuvent martyriser le corps, ils ne s'en privent pas ! C'est ainsi qu'ils laissent un pauvre bougre au secret pendant des semaines, tandis que, s'ils voulaient bien, en cinq minutes ils pourraient être fixés et faire cesser son tourment.

—o—

« A quel propos nous dégoises-tu ça, ohé, le tire-ligneux ? » vont interroger les bons bougres.

Je vous contente, les frangins !

Ce qui m'a inspiré la ruminade ci-dessus c'est la vacherie d'une collection de pestailles, — vacherie qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer — et qui rend dignes de serrer les griffes aux inquisiteurs espagnols, les ignobles crapouillards qui s'en sont rendus coupables.

Voici de quoi il retourne :

Y a quelques jours, un gosse de treize ans, un apprenti, sortait de l'atelier ; en retournant chez ses parents, il founait et baguenaudait un brin quand, à l'étalage d'un épicer, une caisse de bonbons lui tira l'œil. La tentation fut si forte qu'il plongea la patte dedans et en amena une poignée.

Deux roussins en civil avaient vu le tableau : ils empoignent le charpeur et le conduisent à la patronne.

Celle-ci, bonne bougresse, savonne un brin le même : « Sacré gamin !.. petite crapule, comment as-tu pu faire ça ?.. sais-tu bien que tu risquais la guillotine... enfin, cette fois, ce ne sera rien, mais fous le camp chez toi, et vite ! et ne recommence pas !.. »

Les pestailles ne l'entendaient pas de cette oreille ; ils lui disent qu'il faut porter plainte, ce à quoi elle se refuse carrément.

« Relâchez le gosse et foutez-moi la paix ! » quelle réplique aux vaches.

Ceux-ci s'en sont bien gardés ! Ils ont trimballé le pauvre petiot chez le quart-d'œil, un jean-foutre nommé Lawail ; il les félicite de leur prise et fait fourrer le même au violon. Après quoi, il envoie chercher l'épicière et lui ordonne de signer le procès-verbal. Heureusement, la bonne bougresse n'a pas frio aux yeux ! Elle ne s'est pas laissée influencer et, disant zut au commissaire, elle refuse crânement de signer.

Pour un peu, le salaud l'aurait fichue au bloc elle-même !

Alors, de son chef, le Lawail expédie le gosse au Dépôt. Là, on le fout dans les griffes d'un juge instructionneur qui l'envoie à la Petite-Roquette.

Tout ça pour une poignée de bonbons !

« Et les parents, allez-vous dire, n'ont-ils pas essayé de tirer leur loupot des griffes de ces maudits tortionnaires ? »

Les parents n'ont pas été prévenus ! Ni les roussins, ni le quart-d'œil, ni le juge instructionneur, ne se sont avisés d'écrire au père du petiot.

Pendant ce temps, les malheureux parents, la mort dans l'âme, croyant leur gosse foutu, partaient à sa recherche : ils ont été partout, — jusqu'à la Morgue !.. Enfin, ils le découvrent à la Petite-Roquette.

Vous croyez qu'on le leur a rendu ?

Que non pas !

C'est un fils de prolo, donc il faut le faire pâtir ! Quand le père est allé au Palais d'Injustice, on l'a envoyé rebondir en lui expliquant que son fils a fauté et qu'il faut que la garce de justice suive son cours.

Le juge instructionneur, le sieur Josse, a

torturé le gamin en le laissant mijoter dix jours au secret ; après ça, il n'a pas eu de peine à lui faire avouer quelques minces chapardages d'oranges et de pruneaux.

En conséquence, l'épicière ayant refusé de porter plainte, le ministère public va poursuivre d'office le pauvre gosse en police correctionnelle.

Hein, c'est y assez ignominieux !

Le pauvre père a eu beau faire des pas et des démarches, prier et supplier, il n'a pas réussi à attendrir le juge instructionneur : son fiston reste aux griffes des bourreaux !

—o—

Et maintenant, les camaros, concluons comme j'ai commencé : y a pas de doute à cet égard ! Dans la peau de n'importe quel rousin, jugeur ou geolier, y a un Torquemada qui roupille. Pour que ce monstre s'éveille et se foute à torturer à cœur joie, il faut peu de chose : quelques encouragements anodins et ça y sera...

Y a donc pas besoin d'aller jusqu'à Barcelone pour dénicher des monstres !



Les puantes bêtes de sacristie qu'on avait pu croire définitivement écrabouillées par la diffusion des lumières reviennent sur l'eau.

L'inquisition a reparu — un grand crime s'accomplit !

Dans les cachots de Montjuich, après Pallas mort si héroïquement et ses prétendus complices fusillés un matin d'avril, — le même jour où le couteau de la guillotine s'abatait sur la nuque d'Emile Henry — la mort guette de nouvelles victimes : vingt-huit anarchistes sont voués à la fusillade.

Nous connaissons la crapulerie de la bourgeoisie : qu'elle soit espagnole, américaine ou versaillaise — les horribles tueries de la Semaine Rouge, les pendaisons de Chicago, la trouille insensée des dirigeants français il y a deux ou trois ans, les lois scélérates, les excitations au carnage des hyènes de la presse, nous disent assez qu'il faut vaincre à tout prix si nous voulons éviter de passer de méchants quarts d'heure.

Mais, à la férocité de la bourgeoisie prise dans son ensemble, appartenant à n'importe quelle nationalité, quelle soit bigotte, voltairienne ou protestante, se joint ce coup-ci, un relent d'inquisition puant à plein nez le Moyen-Age.

Ce sont les curés qui opèrent, ces mêmes curés qui, de notre côté des Pyrénées, se font tout miel et tout sucre et collent sur leurs hures de chats-huants le masque républicain et socialiste.

Déjà, lorsque les gas de Xérès tentèrent de s'emparer de la ville et que quatre d'entre eux furent étranglés par la garrotte — un monstre en soutane violette qui est en même temps sénateur — l'évêque de Salamanque dégoisant à la tribune sur la propagande anarchote n'y alla pas par quatre chemins : il demanda que l'on garrotte les copains qui pondent les tartines ainsi que ceux qui se fendent d'un discours en réunion publique.

Comme canaillerie c'était déjà bien ; mais le bandit d'évêque y ajoutait une rallonge : Comme le chieur d'encre Edmond Lepelletier il demandait, par surcroît, le rétablissement de la torture.

Satisfaction a été vite donnée à ce jean-foutre de prélat ! Entre son désir et sa réalisation il n'y a pas eu d'éloignement, comme entre la coupe et les lèvres.

Ruiz a essayé de démolir Canovas, Pallas a jeté sa bombe sur le passage de Martinez Campos et est tombé sous les balles dans les fossés de cette maudite forteresse où râlent aujourd'hui des centaines de pauvres bougres — à ses mânes, Salvador a offert l'holocauste de deux douzaines de richards....

Terrifiés, fous d'épouvante, les bourgeois ont appelé au secours le goupillon et le sabre : les garanties constitutionnelles sont suspendues, les prisons s'emplissent de suspects. Et comme les cachots ne suffisent pas on entasse les pauvres bougres par centaines, sur deux navires qui sont en rade de Barcelone, la *Reine Régente* et le *Relayo*.

Dans les sombres cachots de Montjuich se fait une ténébreuse et immonde besogne : les héritiers de Torquemada ont repris leurs an-

ciennes pratiques. Des prisonniers sont soumis au régime de la morue salée et privés de toute boisson ; nuit et jour on les force à marcher, les privant de tout repos ; on comprime leurs organes sexuels pour les forcer à s'accuser d'histoires où les malheureux ne sont pour rien.

Puis, un beau matin de 94 — ou plutôt un triste matin — on en fusille une demi-douzaine avec un raffinement de barbaries qui fait jeter des cris d'horreur à la presse bourgeoise elle-même.

—o—

Après l'attentat de la rue Cambios-nuevos même répétition, même turelures : les curés définitivement maîtres de l'Espagne appuient plus que jamais sur la chanterelle, les tortures redoublent, les chairs sont déchiquetées, les testicules broyés, les ongles arrachés.

Torquemada, du haut du ciel, et Lepelletier, de derrière son encrier, doivent être en plein dans la jubilation.

Comme à Chicago, par la corruption, on a obtenu ici, par les procédés inquisitionnels, la condamnation d'innocents n'étant en rien ni pour rien dans le lancement de la bombe. Là encore, comme pour la torture, les conseils du salaud d'évêque de Salamanque dont j'ai jaspiné plus haut ont été suivis à la lettre. Les quelques noms que je sais des condamnés, je les ai déjà vus sur des journaux espagnols que me faisait passer mon vieil ami Matafuego.

Teresa Claramon est une riche copine (une Louise Michel espagnole) ; Mas, Sune, Ascheri, Molas, Oller, c'est des bons et braves fistons qui se démenaient comme des diables à créer des périodiques et autres flambeaux pour dégrader le plus vite possible l'intellect de leurs frères les turbineurs.

Comme Spies, Parsons, Engels, Fischer, Ling, Fielden, Schwab, ils seront livrés au bourreau — non pour des actes révolutionnaires, mais tout simplement pour des idées.

C'est kif-kif les bons fioux du *Procès des Trente*, si ce chameau de Meyer se fût avisé de demander leurs caboche après avoir joint la torture physique à la torture morale, qui ne se pratiquait que trop.

—o—

A l'assassin ! nom de dieu, à l'assassin ! Gueulons au populo les tortures infligées à nos frangins d'Espagne ; disons-lui qu'à deux pas de nous, des hommes, des travailleurs, attendent la mort après avoir savouré goutte à goutte la plus abominable des agonies.

Et surtout, n'oublions pas que pareil sort nous attend, si nous n'avisons vite, et si nous n'enrayons pas la reculade générale des dirigeants enlisés jusqu'au cou dans la réaction cléricale.

Il faut que le plus bouché comprenne que les raticions — tout en ayant, parfois, l'air de faire risette au socialisme — sont les dignes fils de ceux qui ont massacré en masse les Vaudois, les Albigeois, les Hussites, les Protestants, de ceux qui ont fait la Saint-Barthélemy et les dragonnades.

Leur esprit n'a pas changé, viédaze ! Ils n'ont rien appris — rien oublié !

Le *fiscal* de Barcelone avouant qu'il poursuit des gas contre lesquels il n'a relevé aucune charge, contre lesquels il n'a pas la moindre preuve, n'est-il pas cousin de ce légat du pape qui, lors des massacres de Béziers, au treizième siècle, dégoisait ces épouvantables paroles : « Tuez ! Tuez toujours ! Dieu reconnaîtra les siens ! »

Croix et cercles catholiques, prédications et congrès de frocaille, cachent l'inquisiteur préparant ses chevalets, ses outres pleines d'eau pour gonfler le corps des patients, ses brodequins de fer pour leur broyer les arpions, ses coins pour briser les genoux, ses roseaux qu'il enfonce sous les ongles des victimes, ses tenailles ardentes, son plomb fondu et tous ses maudits instruments de torture et de mort.

—o—

Ah, foutre de dieu, pourquoi donc nos paternels n'ont-ils pas châtré cette engeance d'une bonne façon et semé des orties sur l'emplacement de la moindre de leurs turnes ?

Ils avaient pourtant gueulé sur tous les toits leur haine de la vermine noire, et Diderot leur avait expliqué en des vers enflammés « qu'avec le boyau du dernier prêtre ils devraient serrer le kiki au dernier des rois.... »

Hélas ! La royauté a bien été foutue en l'air — du moins en France — sans qu'on ait vu la fin des mouscailleuses bêtes noires. Au contraire, bon dieu ! ça n'a fait que croître et embellir : l'engeance maudite s'est infiltrée partout avec une roublardise du diable, s'accom-

modant de la République comme les corbeaux de la charogne.

La Révolution a été panée et sabotée.

C'est du turbin à refaire !

Certes, y a pas que la cléricaille qui soit féroce.

Les méthodistes de Chicago, les voltairiens de Paris nous ont déjà terriblement prouvé qu'eux aussi sont à hauteur pour l'assassinat des prolos.

Mais, comme raffinement de cruauté, comme hypocrisie, le pompon revient à la calotte !

Le Père Barbassou.



A Pouilly-sur-Saône

Malgré le nerf dont ils ont fait preuve, les pauvres fioux ont été obligés de caner : la grève est flambée les prolos sont vaincus !

Le sacré nom de dieu d'infect galeux, le nommé Jacob, triomphe ; ses manigances malpropres appuyées par les sabres des charpentiers à Félique, ont eu raison de l'énergie des bons bougres.

Avant que la grève ne soit finie le Jacob avait forcé les renégats à démissionner du syndicat ouvrier ; après quoi il les a enrégimentés dans un syndicat mixte dont il sera le président et il a eu le culot de leur proposer la formation d'une caisse de chômage, où chaque ouvrier versera cent sous par mois.

Des types l'ont trouvée amère ! Tant pis pour eux. S'ils n'avaient pas fait le jeu de l'exploiteur, s'ils étaient restés avec les bons fioux, peut-être la grève eût-elle pris une autre tournure.

Et maintenant, il ne reste plus aux grévistes vaincus qu'à pratiquer en douceur le sabotage et mettre à exécution la maxime : « A mauvaise paye, mauvais travail ! » afin de prouver au Jacob qu'en fin de compte c'est lui qui trinque.

Les Dockers de Hambourg

La grève continue toujours dar-dar dans le grand port allemand.

Y a maintenant dix-sept mille dockers en grève.

D'autre part, les capitalos font des pieds et des pattes pour recruter des trous du cul assez fausses-couches pour accepter de travailler dans le port de Hambourg : ils font la retape dans tous les ports d'Europe, mais jusqu'ici ils n'ont pas déniché des tas de recrues.

Au Havre, la Compagnie Worms-Josse qui fait la navette entre Le Havre et Hambourg a essayé d'embaucher des français : elle promettait cent sous par jour, nourri et couché à bord.

Mais elle en a été pour ses offres malpropres : pas un prolo havrais ne s'est laissé embobiner. C'est très chouette, les gas !

Il n'en a malheureusement pas été de même partout : ainsi, à Magdebourg, les capitalos ont réussi à recruter une trentaine de pauvres diables qui, poussés par la famine, ont accepté d'aller à Hambourg au risque de s'y faire administrer de sacrées brûlées par les grévistes.

Et ça n'a pas tardé, nom d'une pipe !

Les dockers leur sont tombés sur le poil et leur ont servi une sacrée distribution de bochons, de pains et de châtaignes qui n'étaient pas dans une musette ! A peine si les pauvres diables ont eu le temps de débarquer ; sans les pandores qui ont rappliqué en masse pour les protéger les malheureux auraient passé un sale quart d'heure.

Voilà à quoi aboutit la charognerie des exploités !

A faire que des prolos s'assomment entre eux.

C'est abominable !

N'y aurait-il donc pas moyen de s'aligner autrement ?

Pourquoi, dans des cas pareils, les grévistes ne réserveraient-ils pas les châtaignes et les

marrons pour les capitalistes, tandis que, en expliquant aux faux-frères ce qu'il y a de criminel dans leur conduite et en leur enlevant, grâce à quelques miches de pain, l'excuse de la faim, y aurait plan à les amener à faire grève à leur tour.

De la sorte, tous en chœur, les prolétaires feraient front aux capitalistes!

Chouettes Réunions

A Paris. — Samedi, à la Maison du Peuple, rue Ramey, a eu lieu un meeting de protestation contre les Torquemadas espagnols.

Une kyrielle d'orateurs de diverses écoles ont jaspiné, flétrissant les inquisiteurs : on a entendu des blanquistes, des indépendants et des anarchistes.

Seuls, les guesdistes ont brillé par leur absence!

Malato a d'abord constaté que si des hommes d'opinions diverses viennent clamer côte-à-côte leur indignation, c'est qu'il ne s'agit pas de discuter l'alignement de la société future, mais c'est parce qu'on se trouve en présence d'actes monstrueux qui nous ramènent à l'enfer du Moyen-Âge.

Puis, il fait l'histoire des crapuleries des chats-fourrés de Barcelone ; il raconte les tortures imaginées par les inquisiteurs et lit à l'appui une série de lettres.

« Et l'on s'étonne, conclut-il, et l'on feint de s'indigner lorsque des représailles ont lieu, lorsqu'aux grandes journées tragiques le peuple se promène en portant au bout des piques des têtes coupées, ou bien lorsque, comme il y a vingt-cinq ans, des fusils d'insurgés partent tout seuls, trouant la poitrine des hommes à robe blanche, disciples de l'inquisiteur saint Dominique! Ce qui m'étonne, moi, c'est que les représailles, opportunes ou non, ne soient pas plus fréquentes, en attendant que la Révolution vengeresse balaye les bourreaux avec l'état social qui leur a donné naissance! »

Ensuite, Paule Mink, Vaillant, Prost, Létrillard, Bonard, Tortelier et Sembat prennent la parole, flétrissant tour à tour les bourreaux et affirmant leur espoir en la révolution libératrice.

Ernest Roche parle aussi, mais il entrelarde son jaspinage d'un couplet sur l'Alsace-Lorraine qui n'était vraiment pas de saison et nous raconte des boniments sur l'affranchissement des peuples par les républiques.

Il y a vingt ans, sous l'Ordre Moral, on pouvait encore raisonner ainsi, mais aujourd'hui, sous le joug des lois scélérates, c'est trop vieux jeu!

La réunion prend fin par une acclamation générale contre l'Espagne inquisitoriale.

A Angers. — Sébastien Faure a fait deux conférences, la semaine dernière, sur « les Crimes de Dieu. »

À la première conférence les calotins s'étaient amenés armés de cannes, casse-têtes, sifflets à roulettes et autres bricoles.

L'un de ces jean-foutre, l'exploiteur Delahaye, était des plus furibonds ; il se fout à gueuler à Faure un tas d'ordures : « voleur ! menteur ! sot ! imbécile !... »

Sur ce, le camaro n'a fait ni une ni deux : il est descendu de la tribune et attrapant l'exploiteur par son groin il lui a administré trois ou quatre châtaignes.

Une bagarre s'en est suivie ; les catholiques pris de chiasse ont pris la poudre d'escampette, abandonnant leurs armes et encaissant une kyrielle faramineuse de marrons et de beignes.

—0—

À la deuxième conférence, la brûlée de l'avant-veille avait calmé les cafards ; les étudiants, qui s'étaient payés un monôme par toute la ville en braillant « Conspuez Bastien ! » ont été sages comme des saints en plâtre. Ils ont mis un clou à leur bec!

Il leur avait suffi pour calmer leur colère de relancer quelques bons fleux de Trélazé qui se baladaient les poings fermés, prêts à détacher quelques paquets de viande non désossée sur la première tête à gifles qui les aurait provoqués.

Les grosses légumes aussi, pris de venette, ont fait garder la salle par des trouffions. Malgré ce déploiement de forces, tout s'est bien passé.

SAMEDI FAUBOURIEN

C'est l'ascension lente aux derniers rais du jour, Le pavé tout grouillant d'une foule en liesse Et qui s'attarde au bar où la glauque déesse Distille le poison dont se meurt le faubourg.

Mais l'oubli bienfaisant est offert en cet antre. — L'oubli, c'est le bonheur pour les déshérités — Autour du zinc où trône un poussah tout en ventre, Ce sont louches regards, visages dévastés.

Les forçats du labeur infécond et sans trêve, Les soumis au dilemme inique : trime ou crève, Sont là, noyant au fond d'un verre leur raison.

Pour eux, plus rien n'existe : enfants, femme, maison : Tout se dissipe ainsi qu'une armée en déroute Sous l'effet du breuvage absorbé goutte à goutte.

Pelloutier.

Variations Guesdistes

C'est comme les cheveux d'Éléonore, quand il y en a plus, y en a encore!

Mais, aujourd'hui, ce n'est rien de grave : la petite variation dont je vais jaspiner n'est qu'un échantillon de la versatilité guesdiste, qu'il s'agisse de n'importe quoi.

Au congrès de Londres, quand les collectos, furieux de se trouver en minorité dans la section française, demandèrent à former une nation à part, un de leurs copains belges, Vandervelde, se fendit d'un galbeux discours, leur déconseillant d'agir ainsi et blâmant leur intolérance.

Vandervelde fut accueilli par une bordée d'injures parties du groupe guesdiste : les poings se tendirent vers lui et il fut, au cours de son jaspinage, qualifié une dizaine de fois de *traître* et de *Judas* par la bande à Guesde.

Vandervelde dédaigna ces gueuleries. Quand il eut fini, il descendit du jaspinoir et, se tournant vers les collectos, il leur dit : « Toutes les insultes que vous m'avez lancées, je les oublie! ».

Et les guesdistes de hurler de plus belle! « Nous, nous n'oublierons jamais! » beugla Paul Lafargue.

Vandervelde haussa les épaules et retourna s'asseoir.

—0—

Lundi, a eu lieu à l'Hôtel des sociétés savantes, au Quartier latin, une conférence par Vandervelde, organisée par les étudiants guesdistes.

Jaurès présidait, — et c'était rigolot de le voir se tortiller sur sa chaise avec des grands signes d'approbation à l'égard de l'orateur, et, foutre, s'il n'a pas attrapé d'ampoules à force de jouer du battoir, c'est qu'il a les arpiens blindés.

Quatre mois ont donc suffi pour faire oublier aux guesdistes que Vandervelde était, à Londres, un *traître* et un *Judas*!

Ce serait le cas de seriner :

*Souvent guesdiste varie
Bien fol est qui s'y fie!*

Babillarde d'un Trimardeur

St-Chamond, le 13 décembre 1896.

Mon vieux Peinard,

Ouf, me voilà revenu dans mon patelin et j'arrive juste à pic pour piger deux tuyaux.

Primo, il y a une huitaine, tous les chieurs d'encre de la région mettaient en tête de leurs correspondances : « Arrestation d'un anarchiste italien! »

Anarchiste?... C'est pas bien sûr, mais ça n'y fait pas : nous acceptons le pauvre bougre pour notre, parce qu'il est aussi opprimé et exploité que nous.

Jusqu'au correspondant du *Stéphanois socialiste* qui a tartiné comme les autres, oubliant que la victime de cette infamie policière faisait partie du cercle social.

Voici les faits :

Ce pauvre bougre vécut six mois avec une femme qui avait été la maîtresse d'un sous-chef de musique de la ville. Elle espérait le mariage, mais va te faire foutre! François ne voulait rien savoir pour se river légalement.

Alors, de dépit, la typesse s'en va retrouver son ancien et tous deux manigancent, par l'entremise du commissaire de police, de faire expulser François, de façon à être tranquilles.

Ça a marché mieux que sur des roulettes, nom de dieu!

On perquisitionne chez le pauvre gas où on trouve des numéros du *Père Peinard* et du *Libertaire*; on le fiche en arrestation et le lendemain on le trimballe au parquet en attendant de l'expédier en Suisse.

Et tout ça, malgré que son patron soit venu le réclamer, ait fourni les meilleurs renseignements sur son compte et ait donné plusieurs lettres attestant qu'il n'avait jamais fait de politique.

C'est-y tapé, hein!

Voilà donc les policiers s'entendant comme cochons pour faire plaisir à une typesse.

Eh bien, je souhaite à ce pauvre bougre de revenir chez nous, car il en a le droit, et après nous avoir franchement serré les phalanges de tourner le dos aux politiciailleurs sociaux et autres, — il s'en trouvera mieux!

—0—

J'étais parti pour foutre ma babillarde à la poste, à ton adresse, mon vieux Peinard, et tout en marchant je ruminais que les anciens et nouveaux copains ne se grouilleront jamais de trop, tellement on a de la besogne sur la planche.

Ah oui, il faut nous patiner ferme, nous sentir les coudes, surtout dans notre patelin infesté de prêtraille, car le moment approche où nos énergies ne seront pas de trop...

J'en étais là de mes ruminades, quand une affiche flamboyante m'a tapé dans l'œil. Je m'approche et, au titre en gros caractères

Secrétariat du peuple

j'allais en conclure que c'était un nouveau flambeau socialard, quand la lecture du texte m'a prouvé qu'il y avait gourance de ma part.

Mince de saladé! En voilà une manigance de l'enfer. Y a que les jésuites pour dégouter des joints pareils. Oh, les sales cochons, quand un truc est usé, ils ne sont pas au bout de leur rouleau : vite, ils inventent une nouvelle crapulerie pour tenir le populo sous leur coupe et continuer à l'abrutir.

Je me fous à lire :

« A partir du 7 décembre il est formé un secrétariat du peuple... » j'abrège, parce que c'est sale et que ça tient de la place!

Comme conclusion, à ce secrétariat du peuple, on trouvera : des consultations juridiques, — des consultations médicales, — un bureau de renseignements pour les affaires courantes, militaires, tarifs divers et tous les boniments ordinaires.

Cré mille pétards, que je me suis exclamé, nous n'en voulons plus de tout ça! On en a plein le dos, on en a soupé, archi-soupé!

Hélas, je n'étais pas au bout : c'est à la queue que la frocaille a le venin!

« Une messe sera célébrée le dimanche 13 décembre... »

Voilà le but : la messe!

Les consultations, les renseignements et tout le bataclan charitable, ça c'est du chiquet : c'est l'amorce pour attirer les prolétaires.

Sur ce, j'ai tourné bride, j'ai été décacheter ma lettre et voilà comment, mon vieux Peinard, je te sers deux tuyaux dans une babillarde.

Et je le demande aux copains : n'est-il pas temps de nous patiner pour empêcher ces maudits cafards de nous grimper par les fumerons?

Un trimardeur.



Froc aux orties!

Pontoise. — Y a rien qui me dégoûte plus qu'un ratichon, — si ce n'est une demi-douzaine de ces vermineux jean-foutre.

Les salopauds sont plus horripilants que poux et punaises!

Et, ce qu'il y a de plus enquinant, c'est que, malgré qu'ils soient habillés en femmes, ils restent encore des hommes.

Ça ne devrait pas être. Pour qu'un type soit excusable de s'ensoutaner, il faudrait qu'on le châtre en même temps qu'on lui pose la tonsure sur la nuque.

Dam, c'est logique : puisque l'animal fait vœu de chasteté, il faut qu'il se mette en état de ne pas violer fillettes et garçons, en même temps que son vœu.

Ah mais! si cette petite opération se pra-

tiquait sur les séminaristes, y aurait bougrement moins d'apprentis curés.

Et les bonnes andouilles farcies de bigotisme y gagneraient de ne pas être scandalisées par des bougres comme le curé d'Eragny : il s'est fatigué de dire la messe et a voulu goûter à autre chose. Pour lors, un beau matin, il a décanillé avec une gonzesse qui lui avait tapé dans l'œil.

Ça, c'est bien ! Par exemple, ce qui est un un peu cruchon de sa part, c'est d'avoir écrit à ses paroissiens pour leur demander pardon ; il est vrai qu'il a fait coup double et, en même temps, leur a annoncé son mariage.

Tous les culs-bénits en sont comme des tomates pourries !

Enfin, maintenant que le radis noir a foutu son froc aux orties et a plaqué sa sale besogne d'abrutisseur, je lui souhaite de devenir un bon bougre et de faire beaucoup de gosses.

Ça lui vaudra bougrement mieux que d'adorer le père des Mouches !

Et, puisque ses copains ne sont pas encore châtrés de partout, que ceux à qui il reste deux liards de jugeotte suivent son exemple.

Loyolas sociaux

Vienne. — Le groupe la « Jeunesse Socialiste » a perdu une sacrée occasion de se taire.

Il y a une dizaine de jours, dans le *Peuple* de Lyon, ces jeunes sociaux à la manque déclaraient n'avoir rien de commun avec les anarchos.

Je te crois !

Ah foutre, ça a été une déclaration bougrement superflue.

Quel est donc le prolo qui pourrait confondre un type embrené de politicaillerie, démanché d'ambition mesquine, avec un anarcho qui n'a d'autre dada que d'aider franchement à l'avènement de la Sociale ?

Ce n'est pas en des groupements où l'on discute qui on foutra dans la tinette électorale que le populo trouvera le joint pour décrocher son bien-être et son émancipation complète.

Si des camarades sont allés à eux, c'est qu'ils ont pensé trouver dans le nombre de bons fioux illusionnés par des idées fausses et biscornues, — et voilà que ces jeunes sociaux à la manque font les bégueules et ne veulent pas être confondus avec des copains sans ambition.

Ça ne prouve vraiment pas en leur faveur, nom de dieu !

Peut-être préfèrent-ils la compagnie des sales types du calibre de Chauvin-Galiffet promettant de fusiller tous les anarchos et des guesdistes du Nord qui ont mouchardé Lorion et l'ont envoyé au bagne ?

Si c'est ça, grand bien leur fasse !

Pour ce qui est du populo, y a pas de pet qu'il confonde ces merdillons ambitieux avec un bon bougre, franc du collier.

Opérez vous-mêmes !

Port-Saint-Louis est un patelin qui se lave les pieds dans le Rhône, pas loin de Marseille.

Le populo y est actuellement à ressaut parce que les chemins de communication sont laissés dans un état d'abandon pitoyable. Dès qu'il pleut un brin, y a pas mèche de faire trois pas sans avoir de la crotte jusqu'aux mollets : on nage quasiment dans la boue.

Les bons bougres ont raison de renauder. Ils ne renauderont jamais de trop, nom de dieu.

Seulement, s'ils attendent après les autorités pour mettre leurs chemins en état, c'est preuve qu'ils ne sont pas pressés. D'ici là, ils poirote-ront bougrement longtemps !

On leur a dit de payer le percepteur, d'envoyer leurs fistons à la caserne, de nommer des bouffe-galette, — et, en retour, on leur a promis d'entretenir leurs chemins.

Ces promesses étaient une amorce pour les faire mordre à l'hameçon gouvernemental.

Que les bons bougres sachent une chose : leurs chemins continueront à être infects aussi longtemps qu'ils paieront le percepteur, que leurs gas iront aux casernes et qu'ils nommeront des députés.

Ou, pour mieux dire, aussi longtemps qu'ils ne les entretiendront pas eux-mêmes.

Y a que ça de vrai, mille pétards : faire ses affaires soi-même.

Les bons bougres vont objecter que le temps leur manque. Eh oui, aujourd'hui, qu'ils doivent gaver le percepteur, gorgier les bouffe-galette et que leurs fistons s'en vont muzarder 3 ans à la caserne, c'est vrai, s'ils devaient outre ça, rafistoler les chemins, il ne leur resterait guère de temps pour cultiver leurs champs ou gagner leur vie.

Il en irait autrement si on n'avait plus de

percepteur à financer : le temps qu'on passe aujourd'hui à trimer pour le compte de ces vermines, serait alors employé utilement à aplanir et à empierrer les chemins.

Et les vieux ne seraient pas seuls à mettre la main à la besogne : les fistons, désormais libérés de la caserne, pourraient, en compensation de la liberté acquise, donner un riche coup de collier.

Or, le turbin qu'on ferait ainsi, en commun, dans l'intérêt de tous et de chacun, serait peu de chose, comparé aux charges énormes qui pèsent actuellement sur nous tous.

Le record de la vacherie

Chalon-sur-Saône. — Quoique partout les patrons soient de sales mufles, il semble que ceux de Chalon en pincent pour détenir le record de la vacherie.

Le pompon pourrait presque revenir à un sacré nom de dieu de patron quincaillier qui aboule à ses prolos des salaires tellement dégueulasses qu'ils ont à peine de quoi ne pas crever de faim.

Et ce qu'il y a de plus infect, c'est que, pour rogner encore sur leur paye, le sale galeux leur administre des amendes à tire-larigot.

Ainsi, pour un retard de cinq minutes, c'est trois francs d'amende.

Dernièrement, quelques commis s'amènent à la boîte avec un retard de cinq minutes.

« Zut, se dirent les gas, se faire filouter trois francs pour un retard si petiot, ça commence à nous courir sur la lentille... »

Alors, ils tirent des plans : comme le pointeau avait déjà monté le registre des entrées chez le galeux, qui, selon son habitude roupillait kif-kif un goret, trois des bons bougres se paient de toupet : ils grimpent en sourdine dans la chambre de l'exploiteur et, retenant leur souffle, ils collent leur pataraphe sur le livre, après quoi ils dégringolent en douce et s'attèlent au turbin.

Mais, quand le gorille est descendu, il a appris le coup. Ah malheur, quelle avalanche d'engueulades !

Le salaud braillait pire qu'un veau à deux têtes : « Filous, voleurs, sales gredins qui m'avez volé trois francs !... »

Comme toupet, c'était pas dans un sac, nom de dieu !

En fin de compte, quand le charognard a été enroué, il a saque les trois prolos qui avaient espéré l'empêcher de leur voler trois balles.

Et il ne leur est pas venu à l'idée de lui cracher leur mépris à la gueule !



Espagne. — La gouvernaille espagnole est dans une sale panade : elle a beau tenter de se redonner des forces avec un bain de sang d'anarchos, c'est foutre pas ça qui la requinquera.

Bien au contraire, nom de dieu ! Ça ne fera que hâter sa ruine.

C'est que la monarchie espagnole n'a pas qu'à tenir tête à ses prolos réclamant le bien-être, il lui faut encore faire la guerre aux révoltés cubains.

Or, pour rien au monde, les dirigeants ne voudraient lâcher Cuba : ils y tiennent plus qu'à la prunelle de leurs yeux. Si Cuba leur échappe, la monarchie est foutue !

De là, les efforts désespérés que fait l'Espagne aristocratique pour tuer l'insurrection.

Turellement, c'est toujours à grand renfort d'atrocités que les grosses légumes espagnoles essaient de se tirer d'affaire : y a pas d'horreurs et de crimes que leurs galonnards n'aient accompli à Cuba.

Leur dernier coup de banditisme a été l'assassinat de Maceo : ne pouvant le vaincre ils l'ont attiré dans un guet-apens et l'ont escouffé. On ne sait pas encore au juste comment s'est opérée la chose, mais la vérité ne tardera pas à être connue en plein.

Pour ce qui est du populo espagnol, tout ce qu'on a raconté des manifestances joyeuses qui ont eu lieu dans la péninsule lorsque a été connue la mort de Maceo, c'est des menteries pures.

La meilleure preuve que le populo n'en pince pas pour la guerre cubaine c'est qu'à la dernière levée (la quinta) il y a eu 18.000 déserteurs.

Oui, les camarades, 18.000 !

Barcelone en a fourni le plus grand nombre, ensuite la Coruna. Et foutre, s'il n'y en a pas eu davantage dans les autres provinces ce n'est pas mauvaise volonté de la part des enrôlés, mais manque de moyens pour jouer de la fille de l'air.

Tout cela ne présage rien de bien chouette pour les grands bandits d'Espagne !

Russie. — Il y avait longtemps que Nicolas n'avait accouché de quelque frasque despotique.

On aurait bougrement tort d'en conclure que son tempérament s'est amadoué. Foutre non ! S'il a fait le mort un bout de temps, c'est qu'il était fatigué de sa balade à travers l'Europe.

Ça ne pouvait pas durer !

Les étudiants de Moscou ayant emmanché une manifestation en l'honneur des pauvres moujiks, écrabouillés par milliers, dans la plaine de Kodinski, le jour du couronnement du tsar, il n'en a pas fallu davantage pour servir de prétexte à une crapulerie policière.

Le tsar a groumé en apprenant que cette manifestation se préparait. Lui qui, malgré la catastrophe, avait continué à faire la bombe, tandis que tout Moscou était endeuillé, a trouvé mauvais que des jeunes gas aient le souvenir si durable.

Voyez-vous ça : des fistons qui pleurent des pauvres bougres, morts victimes des orgies impériales, six mois après l'événement, c'est un camouflet administré au tsar, qui, lui, resta sec et rigoleur quand l'écrabouillage eut lieu.

Dans les palais, on continua à godailler et à valser, comme si rien n'était : les orchestres eurent pour accompagnement les cris d'angoisse des agonisants, et les relents des gigo-teuses se pimentèrent du fumet cadavérique des morts.

Donc se souvenir des pauvres bougres foutus en marmelade dans la plaine de Kodinski, pour le plaisir du tsar, — c'est insulter au tsar.

Nicolas en a décidé ainsi !

Aussi a-t-il donné des ordres en conséquence à ses policiers ruffians : « Sabrez-moi ça !... »

Peut-être espérait-il une nouvelle édition du massacre de Kodinski.

En tous cas, rien n'a été négligé pour : la police et la troupe ont chargé les manifestants et ont opéré quelque chose comme quinze cents arrestations.

Turellement, illico, les jean-foutre de la haute ont parlé de complot.

C'est épatant, ce que les trucs gouvernementaux sont peu variés ! qu'on soit en Russie, en France ou en Espagne, dès que les grosses légumes manigencent quelque saloperie, — tout de suite ils parlent de complot.

A en croire les ruffians, la dernière manifestation de Moscou, au lieu d'être alimentée uniquement par le souvenir des victimes a été préparée par des comités révolutionnaires.

Grâce à cette menterie, une cinquantaine d'étudiants passeront en condamnation pour délit politique et 500 autres seront punis de diverses façons, moins féroces, paraît-il.

Probablement, les télégrammes d'Espagne, annonçant l'abominable procès de Barcelone, empêchaient Nicolas de roupiller.

Il a voulu se montrer à la hauteur !

Bulgarie. — Un canard bourgeois, le *Mémorial Diplomatique* raconte que les journaux bulgares ont passé sous silence un incident très grave, arrivé ces jours-ci à Sofia.

On a lancé une bombe de dynamite contre le palais du président du conseil. Plusieurs personnes ont été arrêtées, mais l'enquête n'a donné aucun résultat.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographes, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour _____ mois.

Un camarade d'Angers, Bargevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grôle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

—0—

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2.50 d'un petit coupon de *la Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

—0—

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécanne qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et à billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Gallus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

Le camarade Brossouloux, malade à Romans, se trouve pour l'instant dans l'impossibilité de continuer ses conférences dès qu'il sera rétabli, les camarades en seront avisés.
Lui écrire, chez Pichon, quartier de la Pierrotte, Romans (Drôme).

GROUPE

des

ÉTUDIANTS SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES INTERNATIONALISTES

Déclaration du groupe :

Le groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris, fondé au début de l'année scolaire 1891-1892 est le premier en date des groupes d'étudiants socialistes de Paris. Il est resté le seul jusqu'au développement du socialisme parlementaire pendant l'année 1893.

Il a eu l'initiative de toutes les manifestations de l'action socialiste dans le milieu des étudiants et il continue à les provoquer.

Il amène au Quartier Latin des conférenciers appartenant à toutes les Ecoles socialistes; il prend part aux mouvements qui réunissent tous les partis révolutionnaires. Il publie des brochures.

Il est le seul groupe d'étudiants de Paris qui se soit fait représenter au Congrès socialiste international de Zurich (1893). S'il s'est abstenu de se faire représenter au Congrès socialiste international de Londres (1896), il a motivé son abstention en protestant contre l'exclusion systématique des socialistes révolutionnaires anarchistes.

Le groupe n'adhère à aucun parti, laissant à ses membres leur liberté d'action. Il n'a pas de statuts, ses tendances sont indiquées par les brochures qu'il publie régulièrement.

Les membres entendent par socialisme la civilisation communiste fondée sur l'égalité matérielle complète qui seule rendra supportable les inégalités physiques et intellectuelles et sur toutes les libertés qui ne gênent pas cette égalité; en un mot c'est la communauté des biens, l'individualité des personnes. Les membres du groupe ne s'intéressent à aucune espèce de socialisme d'Etat qu'il soit démocratique ou conservateur.

Ils sont révolutionnaires, c'est-à-dire qu'ils veulent marcher à leur but directement en

détruisant les contraintes de la société actuelle au lieu de les tourner à leur profit; c'est-à-dire qu'ils veulent réaliser leurs idées sans ambages en combattant les préjugés sans les flatter; en un mot s'inquiéter de la propagande efficace plus que du succès politique. Le groupe ne se mêle pas d'élections.

L'internationalisme lui paraît l'un des efforts les plus immédiatement nécessaires, l'effort contre les armées dont la force est au service des propriétaires, maîtres du gouvernement et des politiciens à leur service, progressistes ou conservateurs contre le socialisme et contre la révolution.

Le groupe des E. S. R. I. accueille toutes les bonnes volontés qui acceptent les définitions précédentes. Il concourt dans la mesure de ses forces à l'action de tous les groupes et partis dont le programme s'accorde avec le sien, mais ne s'engage définitivement avec aucun d'eux. Le groupe n'a pas de dogmes et soumet volontiers ses doctrines à la discussion.

Le groupe se réunit pour causeries, préparations de brochures, communications de camarades, etc., tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Sainte-Genève.

Publications du groupe (en brochures) :

- Le Socialisme et les Etudiants (épuisé).
- Pourquoi nous sommes internationalistes (épuisé).
- Les Révolutionnaires au Congrès de Londres. Réformes ou Révolution.
- L'Individu et le Communisme (sous presse).
- En volume : Comment l'Etat enseigne la morale (sous presse).

Communications

Paris. — Les *Libertaires* du XIV^e arrondissement, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Labéris, 11, rue Desprez.

— Groupe de propagande libertaire du XI^e, 127 bis av. Philippe Auguste, à 8 h. du soir le dimanche 20 courant, soirée familiale précédée d'une causerie par le camarade Murin qui traitera de l'évolution sociale; le camarade P. T. dans ses œuvres.

Chants, poésies et récits révolutionnaires; le père a Purge est invité.

Samedi 19, le groupe s'occupera de la propagande à faire pour le quotidien *La Clameur*. Les copains sont invités à venir afin de s'entendre et de choisir un terrain fertile.

Jeunesse Libertaire du XII^e arrondissement. Réunion tous les jeudis à 9 heures, Salle Arnaud, 35, rue du Sergent Bauchat.

Première réunion, jeudi, 7, décembre, 1896. Ordre du jour : Lecture des divers journaux révolutionnaires; Causerie par des camarades; Revue de la Semaine; Organisation d'une grande soirée familiale suivie d'un réveillon pour Noël.

Tous les jeunes gens soucieux de développer leur intelligence sont invités. Pour le groupe, s'adresser au XII^e.

Tourcoing. — Les Révoltés de Tourcoing se réunissent le samedi, boulevard Gambetta, au local habituel.

Dimanche, 27 décembre, soirée familiale au profit de la Purge, chemin des Mottes.

Roubaix. — Les *Libertaires du Pile* et les *indomptables de Fontenoy* se réunissent le samedi au local habituel.

Les camarades de Lille et de Mouscron sont invités.

Dijon. — Les camarades sont priés de se réunir dimanche 20 courant, à 3 heures, rue Monge, au local habituel. Urgence.

Bruxelles. — Tous les camarades de Bruxelles et de la banlieue sont invités à se réunir le samedi 19 décembre à 8 heures 1/2 du soir au « Grand verre », place du vieux palais de justice. — Extrême urgence. Ordre du jour : Le meeting de protestation du 22 courant.

Bruxelles. — Salle Rubens, rue des Brigittines. Mardi 22 courant à 8 heures du soir.

Grand meeting de protestation. Ordre du jour. 1^o L'inquisition en Espagne. 2^o Affaire de Barcelone.

Roubaix. — Les camarades de Roubaix et des environs sont invités à la soirée familiale au profit de la propagande le dimanche 18 décembre, rue Fosse-aux-chênes à la grande chope, 73.

Le groupe se réunit tous les samedis; libre discussion.

Lyon. — Le 21 décembre, grande soirée familiale, suivie de bal avec chants, déclamation et causerie.

Chalon-sur-Saône. — En raison de la montée toujours croissante du cléricisme, de ses menées odieuses pour obscurcir les cerveaux, annihilés les intelligences et anéantir en quelque sorte toute velléité de liberté qui pourrait se produire dans la masse, nous avons décidé de fonder un nouveau groupe.

Le groupe les *Vrais Socialistes* se réunira tous les dimanches au local convenu.

Nous invitons tous les prolétaires à venir discuter leurs intérêts; nous espérons que les camarades des autres groupes viendront nous seconder, afin de répandre le plus possible dans la masse l'idée qui nous est chère.

Reims. — Les camarades qui veulent réveilloner anarchiquement sont invités à venir le 24 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, boulevard Cartraît, n° 12, à la salle du siège social du syndicat ouvrier.

Grande soirée familiale à laquelle tous les anti-parlementaires sont priés de prêter leur concours.

Causeries par des camarades, chants et poésies révolutionnaires.

Entrée gratuite.

Troyes. — Dimanche 20 décembre à 2 heures de l'après-midi, grande salle des fêtes de la Halle à la Bonneterie, conférence publique et contradictoire par Tortelier.

Cette conférence est organisée par la Chambre syndicale des Rebrousseurs et nous espérons que les locuteurs du *Père Peinard* et leurs familles se feront un plaisir d'y assister.

Prix d'entrée 30 centimes.

Entrée par la rue de la Vicante, porte de derrière. — Même jour, à huit heures 1/2 du soir, grande soirée familiale, chez Nollot, salle du premier, rue Voltaire.

Causerie par Tortelier; concert, tombola.

Petite Poste

J. Chalon. — N. Alger. — C. Geaune. — P. Le Mans. B. Brassac. — P. Trignac. — P. Briculles. — P. Dauvix. — C. Châlons. — E. Montpellier. — B. Coalgate. — D. Morez. — T. Thizy. — D. Villefranche. — R. Roanne. — V. Alger. — M. Avignon. — H. Alais. — M. Billezoix. — A. Estagel. — C. Marseille. — B. Port-St-Louis. — M. Perpignan. — R. Valence. — S. Grasse. — L. La Rèole. — (S. Loocha; N. Hodimont, par T. N.) — V. Mallemort. — E. Daumazan. — C. St-Marcelin. — F. Cette. — A. Niort. — J. Millau. — V. Nîmes. — V. Reims. — E. Arthez. — P. Trélazé. — D. et B. Angers. — L. Bruxelles. — H. St-Nazaire. — L. Brest. — I. Surgères. — M. Tour du Pin. — G. Carmaux. — M. Troyes. — D. Lille. — B. Agen. — Vve D. Montluçon, — reçu règlements, merci.

Pour graisser le tire-pied du Père Peinard : M. Billezoix 0,65. — Collecte entre copains à Chalon sur Saône 0,75.

H. D. Où veux-tu que j'ai appris tes désirs? C'était à toi de les formuler. Je me suis borné à relater des faits racontés par les journaux locaux, ton effarouchement ne rime donc à rien — encore moins tes insinuations. E. P.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX & AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de gaubeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Texte. — Je vous la souhaite! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Emile Verhaeren. — Miracles industriels. — La complainte du Bleu, avec la musique. — Binaire pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutissoir populaire. — Dans les Syndicates. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les veillées du Père Barbassou. — Au pays des Moïs.

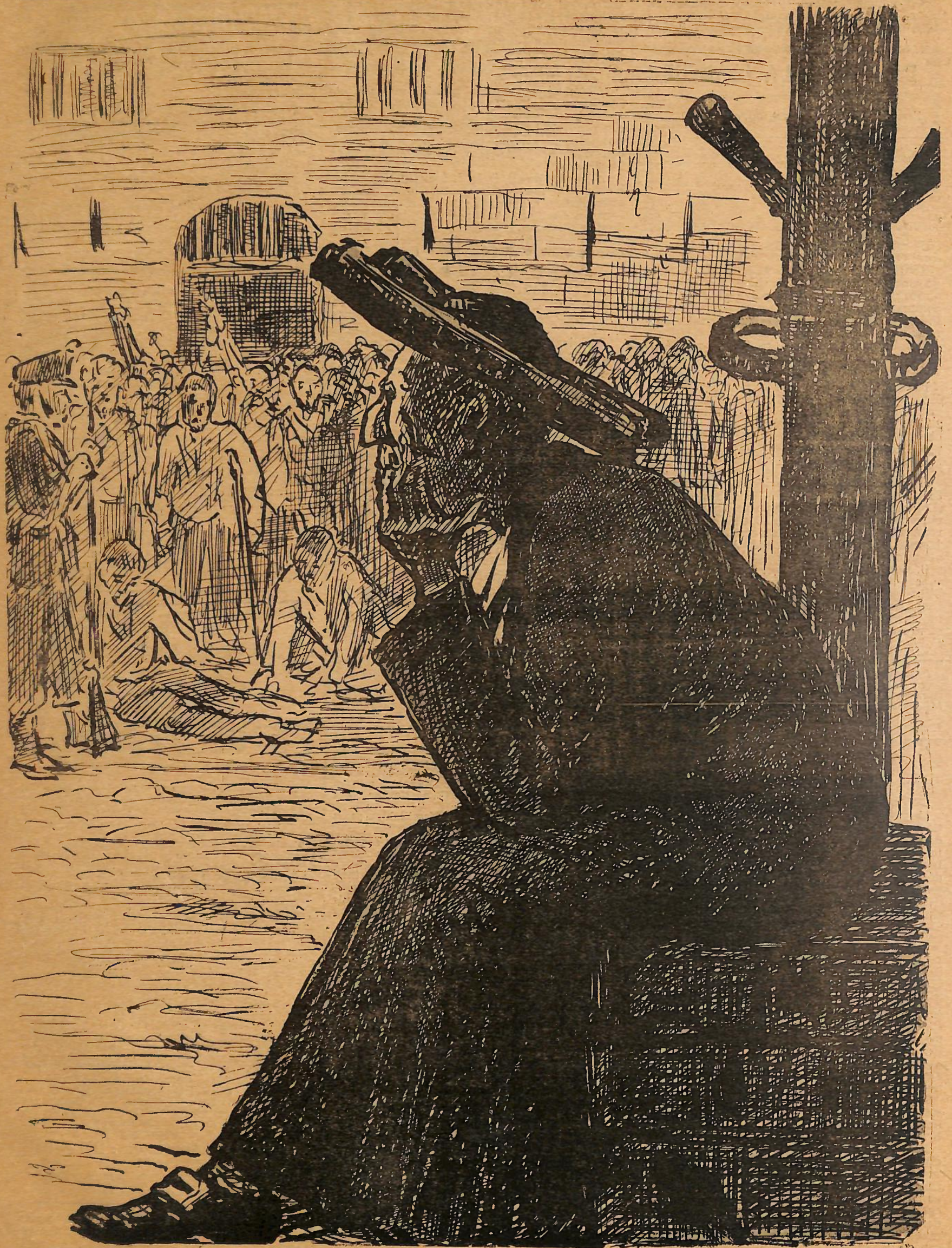
Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupiots. — Avant l'élection : Tartempion, candidat promet la lune. — Après l'élection : comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal* de New-York). — Le char de l'Etat, d'après Cynicus. — La guerre chasse l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplicissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon! — La remonte des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer : 35 centimes.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Au pied du Garrot. — « IL M'EN FAUT VINGT-HUIT! »